

I
DU SENS DES MOTS

É tymologiquement une *source* est cette eau qui *sur-*
git, inopinée ou attendue, devant nous. Le mot en
français vient de *sourdre*, qui lui-même vient de
surgere, par formation populaire, alors que *surgir* quant à
lui est de formation savante. L'idée est celle d'un jaillisse-
ment, d'un bondissement soudains : en tout cas non pro-
grammables... Plaignons donc ceux qui sont privés d'eau,
tels les villageois de *Manon des Sources*.

Évidemment, très tôt on est passé du sens propre au
sens symbolique : on a parlé par métaphore de la « source
de la vie », etc. Mais sans doute est-il moins important de
distinguer entre source véritable ou physique et source
figurée, que de savoir où véritablement se trouve cette
source, où elle prend son lieu. Hors de nous, ou en nous ?
Là est toute la question...

Ainsi à frapper le rocher, Moïse vit au sens propre jaillir
de l'eau (Ex 17/6). Il ne s'y attendait peut-être pas, ce fut
comme un miracle, et ensuite il dut en être reconnaissant
à Dieu, car cela s'inscrivait dans le cadre d'un contrat

passé, d'une alliance (Dt 8/15). Ensuite, au sens métaphorique, on a pu dire que Dieu fut source des bienfaits de son peuple. Et sa crainte même, une source de vie (Pr 4/27).

Toutes ces « sources » sont extérieures à l'homme. Antérieures aussi et transcendantes. Mais s'il y avait une autre source, celle-là toute intérieure, initiale et originelle, mais ensuite perdue, et donc à retrouver? Source aussi de resurgissement, ou de *résurrection* (c'est le même mot), nous permettant de nous redresser, de vivre debout, et non plus prosternés...

Bien sûr, il est compréhensible de chercher à l'extérieur de soi une caution, une garantie, une preuve qu'on « vaut quelque chose ». Si faible est la confiance qu'on a en soi, et si précaire la force: « précaire », c'est-à-dire obtenue par prière (*precari*: prier). Vient-elle à manquer, et on en accuse le ciel vide. Le « Je n'ai plus de Force, la Force m'a fait défaut » devient le: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Mais si c'était exactement la même chose? Assurément certains crieront ici au blasphème. Et pourtant: la première parole est celle qui figure dans l'évangile de Pierre, le premier en date des récits apocryphes de la Passion (v. 19).

De là vient que la plupart des prières sont des demandes, alimentées par l'espoir certes, mais aussi nourries par les peurs. « Seigneur, prends pitié », dit le croyant. Et l' amoureux, selon Verlaine :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous :

Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

Ces comparaisons ne doivent pas choquer, non plus que de mêler le religieux et le psychologique, car nos poètes sont aussi nos prophètes. Certes le geste ici de l'offrande est plus beau, plus digne à tous égards que l'aplatissement, la reddition sans conditions. C'était le geste cultuel des anciens Grecs, qu'ils opposaient à la prosternation des Barbares. Mais on le voit par cet exemple : y a-t-il une offrande sans appréhension ? Qu'il est difficile de vivre sans peur, surtout quand toute l'éducation qu'on a reçue, l'enseignement qu'on a subi, n'ont fait que développer la dépendance, la sujétion ! Pourvu qu'Il, ou Elle, ne nous rejette pas...

On dira que dans la modalité religieuse de la soumission il n'y a pas toujours mendicité, mais allégeance, et pourquoi pas libre allégeance... Mais à y bien réfléchir on peut soupçonner que ce comportement n'est pas du tout désintéressé, qu'on y échange obéissance contre protection. On se lie, mais aussi on lie. Et si cette obligation qu'on se fait, ce lien dont on se charge, était implicitement recherche d'un profit, quête d'un gain ?

Cette obligation renvoie alors à la religion conçue comme un contrat : *do ut des*, je te donne, et en échange tu me donnes (admirable concision du latin : que de sens en si peu de lettres ! C'est bien ici le cas de le dire : si tu en fais, tu seras bien récompensé...). Autrement dit, je t'obéirai, et en échange tu me gratifieras. Ce processus d'échange, de donnant, donnant, est totalement finalisé. Les

« Tu dois » du Décalogue sont garantis par l'Alliance entre Dieu et son peuple, qu'il a choisi ou élu.

Combien encore aujourd'hui conçoivent leurs obligations religieuses avec un secret espoir de gain ! Ils disent, au moins en milieu catholique populaire : « J'irai à Lourdes *si* je réussis », ou « J'irai à Lourdes *pour* guérir » ; ou bien, selon l'injonction fréquente faite aux chrétiens au Moyen Âge : « J'irai à Saint Jacques de Compostelle *pour* expier telle faute » ; ou encore : « J'irai à La Mecque *pour* être un bon musulman ». Tous ces accomplissements sont conditionnels. Ce processus parfaitement intéressé suppose un lien basé sur un échange contrat (lien *synallagmatique*, comme on dit en droit), qui lie les deux parties : le croyant et Dieu.

Par ailleurs aussi par ce contrat on peut dire que les hommes se lient entre eux, se cimentent, se fédèrent : se reconnaissent comme appartenant à la même collectivité. Cela peut aller du meilleur au pire, du très beau « Peuple de Dieu », au « Nous croyons en Dieu » qui figure encore sur le dollar américain (*In God we trust*), et jusqu'au bien sinistre « Dieu avec nous » (*Gott mit uns*)... C'est en tout cas la religion lien (*religio, religare*), ou bien aussi comme je l'ai dit alliance (*alligatio*) : entre la créature et entre le créateur (lien vertical), et entre les hommes eux-mêmes (lien horizontal, lien social). « Obligation » et « religion lien » renvoient ici à une même racine latine : *ligo, ligare*, lier.

Tous deux en tout état de cause sont hérités. Ils appartiennent à ce que les Allemands appellent *Kultur*. C'est le poids des traditions, des valeurs reçues, sur l'individu.

Processus de gain, preuve d'appartenance, la croyance n'est pas vraiment choisie de façon autonome, mais elle est imposée par la Tradition : hétéronomie, au fond et à tous égards, du croyant.

Faut-il donc rester dans le cadre de cette religion lien, ou religion contrat, ou bien une autre perspective est-elle possible, et une autre façon, moins intéressée, d'envisager la religion ?

Ce sera une recherche nouvelle, celle de la Source intérieure. Si elle se fait, elle sera forcément solitaire et individuelle. Que si on m'objecte ici la parole de l'Ecclésiaste, version Vulgate: *Vae soli!*, « Malheur à l'homme seul ! », je répondrai qu'on ne tombe pas toujours en solitude, souvent on y monte. Et il y a des cas où l'union fait la faiblesse...

Vous me parlez de pèlerinage. Je pense, quant à moi, qu'on peut pèleriner, non pas à Lourdes ou à Saint Jacques ou aux Lieux Saints, mais seulement dans sa chambre : *Voyage autour de ma chambre* est un livre de Xavier de Maistre (1795). « Tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas demeurer en repos dans une chambre », dit de même Pascal. Sans doute aurait-il mieux fait dans sa théologie d'en rester à cette phrase, au lieu de faire ce raisonnement « gain perte » du pari, qui dit en substance : « Pariez que Dieu existe. Vous avez tout à gagner, et rien à perdre ». Ce pari est à mon sens pure épicerie religieuse, entièrement intéressée, ne sortant pas du fameux contrat (« Je donne / Tu donnes ») déjà évoqué...

Et alors on verra, dans cette méditation solitaire, un deuxième sens du mot « religion », que je trouve beaucoup

plus intéressant que le précédent (celui de la religion contrat ou assurance-vie). Car maintenant, se faire face à soi-même, par une activité, ou plutôt une attention, un scrupule au départ totalement désintéressés, c'est se donner l'occasion de se découvrir, non plus de se *relier* en position de dépendance à autre que soi, comme tout à l'heure, mais de se recueillir ou anagrammatiquement en français se *relire* : *relegere* (en latin, ce mot ne fait qu'une paronomase avec *religare*). C'est donc le deuxième sens de « religion », aussi essentiel que le premier : nouvel accueil (re-cueillement), ou relecture de soi. Il s'agit donc de se trouver, d'accéder à la vérité profonde et essentielle de son être, pour véritablement se former.

L'admirable mot français « recueillement » exprime cela. Voyez par exemple le poème de Baudelaire qui porte ce titre. Il indique bien ce mouvement, bien religieux aussi je crois, d'introversión méditante, face à l'éparpillement extraverti des autres :

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main : viens par ici...

J'aime bien aussi l'expression : « examen de conscience ». Se recueillir est se disposer à accueillir l'essentiel, ce qui est dit à la fin de « Harmonie du soir » du même poète :

Ton souvenir en moi luit comme un ostensorio!

Le vocabulaire demeure religieux à la façon traditionnelle, mais l'intention est spirituelle : le spirituel, c'est le religieux intériorisé dans l'âme personnelle. Ce second sens et cette seconde étymologie du mot « religion » sont d'ailleurs très anciens : on les trouve dans Cicéron⁵, et dans Aulu-Gelle, grammairien du 2^e siècle⁶. Il s'agit d'un scrupule, fruit de l'attention, qu'Aulu-Gelle oppose par exemple à la superstition naïve : *religentem esse oportet, religiosum nefas* (« Il faut être scrupuleux, et non pas superstitieux. »)⁷

Ce sont les chrétiens (Lactance, Tertullien, etc.) qui ont développé le sens que j'ai dit en premier : religion lien, contrat de dépendance, crainte de châtement et espoir de gain. C'est de cela qu'il faut maintenant, je pense, se dégager.

« Religion » évidemment vient de *religio*. Mais quant à l'origine exacte de *religio* en latin, on ne la saura jamais. Et quant à son sens, il vient du contexte. En fait le mot s'emploie en latin en bonne et en mauvaise part. À côté de l'autorité de Cicéron susmentionnée sur le scrupule religieux « positif », il y a des textes où *religio* renvoie à des nœuds ou entraves dont il faudrait se délivrer : ainsi chez Lucrèce, « délivrer l'esprit des nœuds de la religion » (*religionum nodis animum exsolvere*)⁸. Le contexte impose l'idée d'obligation imposée de l'extérieur. Quant au vers 101 du livre I, qu'on ne citera jamais assez : « Tant la religion a pu conseiller de crimes ! » (*Tantum religio potuit suadere malorum !*), il est évident qu'il s'agit de la religion

5. *De natura deorum*, 2, 72.

6. *Nuits attiques*, 4, 9, 1.

7. *Ibid.*, 4, 9, 11.

8. *De natura rerum*, I, 931.

alliance et contrat intéressés, Iphigénie étant sacrifiée pour qu'un départ heureux soit accordé à la flotte.

L'épisode lucrézien est l'exact équivalent païen du « sacrifice d'Isaac » (Gn 22/1-19). La perspective de finalité causalité (pour que, parce que...) est formellement la même : « *Parce que* tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, etc. » (16-17). À mon avis, ce territoire et ces données sont extrêmement dangereux à explorer, et nul n'est forcé d'y entrer.

Ceux donc qui voudraient encore qu'il soit fait mention dans la constitution de l'Europe de l'héritage *religieux* chrétien devraient réfléchir au danger de ce mot, et à l'avantage qu'il y aurait à le remplacer par héritage *spirituel*. Et aussi, on ne vantera jamais assez la laïcité, quand elle n'est pas militante ou agressive : car elle peut respecter le spirituel, mais maintient fort prudemment à distance le religieux.

Pour ne pas conclure sur *religio*, la fin de l'article d'Ernout-Meillet, dans leur *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, est : « Pas de certitude ». Effectivement *religare* aurait fait *religatio*, qui existe mais au seul sens de « lien », et *relegere* aurait fait **relectio*, qui n'existe pas. Mais Littré remarque qu'*optare* a bien fait *optio*... Alors ? Accueillons ou recueillons avec respect cette obscurité, puisque pour autant il s'agit de défendre ici et en ces matières l'accueil respectueux...

Prenons garde aussi que la religion relecture de soi correspond à un deuxième sens du mot « culture », pour lequel les Allemands ont trouvé un nouveau mot, *Bildung*,

édification personnelle. Il est important que « religion » et « culture » aient ainsi ces deux sens si différents: l'héritage imposé d'abord, et ensuite l'enquête sur soi, la formation de soi par soi (*Bilden*: donner forme). Pour les Allemands, dans la *Bildung*, la *Kultur* est revisitée: tantôt pour sa réhabilitation, tantôt pour son abandon. De toute façon, la *Bildung* est toujours la *Kultur* assimilée. Ici le mot d'Alain est toujours d'actualité: « Il n'y a plus qu'une chose à faire: se refaire. » Ou encore celui de Gide, dans *Les Nourritures terrestres*: « Cette désinstructon fut lente et difficile, et véritablement le commencement d'une éducation. »⁹

Cette nouvelle vision de la religion, ce travail de soi sur soi, ce pèlerinage intérieur et cette quête de la Source se font ici individuellement et en solitude, mais aussi, j'espère le montrer, non pas avec complaisance narcissique et égo-centrée, mais pour le plus grand profit même des autres.

9. Sur ces deux façons fondamentalement différentes d'envisager la culture, voir mon ouvrage *Comprendre la culture générale*, Ellipses, 1991, par exemple les chapitres 1 à 3.